

Mémorial de Saint-Cloud 1961

ÉDITÉ PAR LA SOCIÉTÉ AMICALE
DES ANCIENS ÉLÈVES
DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE SAINT-CLOUD
(Supplément au Bulletin de Saint-Cloud de Mai 1961)

Depuis notre dernier « Bulletin », les rangs des témoins de l'ancien Saint-Cloud se sont encore éclaircis. Parmi ceux qui doubleraient le cap des quatre-vingts ans, deux viennent de disparaître. Fred de Paemelaëre et Alexis Léaud, tous deux Inspecteurs primaires honoraires à Paris. L'un sortait de la vieille Ecole, lorsque l'autre y entrait. Jusqu'à leurs dernières années, tous les deux ont manifesté leur piété envers l'Ecole de leur jeunesse. Ayant été comme le trait d'union entre leurs deux vies clodoaldiennes, il y a plus de soixante ans, il me revient de dire ce qu'ils furent. Et comment ils ont honoré l'enseignement primaire de la troisième République. C'est l'hommage que peut leur rendre celui qui fut leur camarade et leur dernier chef. Ils ne l'eussent point décliné. Ils ont vécu pour l'Ecole publique, pour l'Ecole laïque. Ils savaient qu'une perpétuelle adaptation à des besoins nouveaux est la loi de notre institution dans des sociétés démocratiques et que l'Ecole publique n'est fidèle à sa mission qu'en s'y pliant. Mais ils croyaient aussi que les principes mêmes étaient intangibles. Leurs dernières années auront été assombries par les atteintes portées à l'Ecole publique pour laquelle ils avaient vécu. Leur naissance avait coïncidé avec l'enfantement de l'enseignement primaire laïque. Ils en avaient reçu les leçons avant de le servir de toute leur foi, chacun avec les ressources de son propre tempérament. Ils s'étaient identifiés avec lui. D'un bout à l'autre de leur existence ils l'ont servi.

Si, comme nous l'espérons, l'Ecole publique laïque — ces deux mots font pléonasme — doit être sauvée, l'exemple qu'apporte l'existence de tels hommes aura été le témoignage le plus efficace de sa vertu.

M. S.

Alexis LEAUD

(1879-1960)

Promotion 1898-1900 (Lettres)

UNE brève énumération de ses services compose dans sa sécheresse l'image d'une carrière universitaire, poursuivie sans imprévu, ordonnée dans l'accomplissement des mêmes devoirs, progressant d'un mouvement régulier. Ce Poitevin — il est né en 1879 à Jauldes (Charente) — après sa sortie de l'école normale de Poitiers, entre à Saint-Cloud le plus jeune de sa promotion.

Le professorat des écoles normales, l'enseignement puis la préparation de l'inspection primaire, l'inspection en province, puis la direction des écoles normales, enfin, jusqu'à l'âge de la retraite, l'inspection primaire de la Seine, ce sont les étapes d'une existence honorable vouée tout entière à l'Ecole publique sans défaillance. Une carrière telle que l'avaient souhaitée pour leurs meilleurs élèves les fondateurs de notre maison. Une vie remplie d'œuvres. Les consécrationes ne lui ont pas manqué : le témoignage de la confiance de ses pairs qui l'ont envoyé siéger au Conseil supérieur de l'Instruction publique, la rosette de la Légion d'Honneur, l'honorariat enfin.

Mais comme ses forces ne sont pas épuisées, il consacre les loisirs de sa retraite aux œuvres qui gravitent autour de l'Ecole. Ce « solidariste » avait une vocation de mutualiste. Il n'a pas cessé d'animer le mouvement mutualiste comme président. Il n'avait rien oublié des enseignements qu'il avait reçus de son maître, Paul Lapie, avant de l'avoir pour chef. Telle fut sa vie, poursuivie avec rectitude jusqu'à la limite de ses forces.

C'était en somme la carrière que l'on pouvait prédire à coup sûr au jeune et brillant major de la promotion lettres

1898-1900. Le Saint-Cloud que nous connûmes pendant trois mois à la rentrée de 1899 était encore le Saint-Cloud de M. Jacoulet. Une période de la vie de la maison allait se clore. A distance, je pense que Léaud en représentait parfaitement l'élève modèle. Malgré sa jeunesse, il était d'une surprenante maturité — avec un souci de correction et une gravité qui s'éclairait parfois d'un sourire. Son équilibre intellectuel était solide. Il était nourri aux bonnes lettres françaises, et soucieux de bien dire. Fils d'une contrée modérée, il était fort éloigné des outrances, des exagérations, des audaces.

Il était un camarade aimable, et si son sérieux s'étonnait un peu de notre effervescence, sa gentillesse pourtant n'en laissait rien voir. Sa conviction du sérieux de la vie était sensible et commandait l'estime. Elle n'excluait pas l'aménité des rapports. En fait, même parmi ceux qui eussent trouvé pesant le régime de l'ancienne maison, je n'ai connu personne qui n'eût pour lui des sentiments de véritable camaraderie.

Je le revis dans ma ville natale, à Rennes, où il enseignait à l'école normale. Cette vénérable Maison était alors en pleine prospérité. Elle avait à la fin du siècle fourni un contingent important d'élèves à Saint-Cloud. A. Léaud retrouvait vivante la trace de ses camarades E. Launay, Bizette qui avaient été mes chers amis. Il restait dans la même atmosphère. Des liens étroits s'étaient tissés dans la grande famille universitaire rennaise entre les instituteurs de la ville et l'école normale, entre le monde primaire et l'enseignement supérieur. Il n'est pas inutile de rappeler que tout cela se passait dans une ville où les échos de l'affaire Dreyfus se faisaient encore entendre. Le futur directeur de l'enseignement supérieur, Cavalier, enseignait la physique à la faculté des Sciences. Sur-tout, Paul Lapie préparait les candidats au professorat et à l'inspection primaire dans une petite salle de la faculté des Lettres. C'est la première fois que l'on voit apparaître ce nom dans la vie d'A. Léaud. Il se retrouvera à d'autres étapes de sa carrière. Mais il est évident que la doctrine de Paul Lapie a mis une forte empreinte sur la pensée d'A. Léaud. Cela se sent dans les passages consacrés à ce maître dans l'ouvrage sur l'Ecole primaire en France. A tous les liens que j'ai mentionnés, il faut ajouter ceux qui s'étaient noués entre les deux écoles normales ; c'est de liens matrimoniaux qu'il s'agit. C'est à l'école normale d'institutrices que notre camarade alla chercher dans la famille de l'économe celle qui de-

vait être la compagne de sa vie. Qu'elle permette à celui qui assista à leur mariage de lui apporter ici l'hommage de nos condoléances.

Puis nos carrières ont pris des cours différents. Absorbé par d'autres soins, j'ai connu peu de choses du progrès de la sienne. J'ai su seulement qu'il avait été cruellement atteint par la mort d'un jeune frère tué au combat en 1915. Il lui a consacré un émouvant hommage poétique.

Il se rappela à moi en 1934 par l'hommage d'une œuvre en deux volumes écrite en collaboration avec E. Glay, ancien secrétaire du Syndicat national de la Seine, sur « L'Ecole primaire en France, ses origines, ses différents aspects au cours des siècles, ses luttes, ses victoires, sa mission dans la démocratie ». Le titre est un peu plus long que ne le comporte l'usage. Il a du moins le mérite de dire exactement ce que contient le livre et de suggérer sans équivoque l'esprit qui l'anime. L'association des deux noms, celui de l'inspecteur parisien et celui de l'homme qu'on peut appeler sans exagération le héros du syndicalisme des instituteurs, a la valeur d'un symbole, surtout si l'on ajoute que les deux volumes ont été préfacés par Ed. Herriot. Il n'est pas aisé de dire ce qui revient à chacun des deux auteurs dans l'œuvre commune. Mais il n'importe guère. Tous deux étaient animés d'un égal amour de l'Ecole publique. On ne risque pas de se tromper en recherchant à chaque page l'expression de la pensée de l'un d'entre eux. Un homme de ma génération trouve dans ces pages si denses un exposé complet de l'œuvre de la troisième République au moment où l'Ecole publique se prépare à des destins élargis, à la veille de la prolongation de la scolarité, moins un testament qu'une aurore nouvelle. Mais si de telles transformations apparaissent comme possibles en 1937, c'est parce que leurs promoteurs sont les héritiers spirituels des hommes de 1880 et veulent faire fructifier toutes les richesses que l'Ecole de la troisième République contenait en puissance.

Les dernières années de notre camarade se sont écoulées dans une période troublée. Il avait conservé intacte la piété pour la maison de notre jeunesse. Membre du Comité de l'association des anciens élèves, il avait tenu à assister autant que ses forces le lui avaient permis à nos Assemblées générales et à notre déjeuner. Pour la première fois à la Pentecôte de 1960, sa place était vide à la table des Anciens. Que l'exemple de sa fidélité ne soit pas perdu pour les jeunes.

Frédéric de PAEMELAËRE

(1879-1960)

Promotion 1900-1902 (Sciences)

QUAND nous l'avons accompagné au cimetière, nous nous sommes conformés à sa volonté. Nous nous sommes tus. Pour tout dire, lequel d'entre nous se trouvait en état de prononcer les paroles toujours banales du dernier adieu, si profondément nous nous sentions déchirés par cette séparation.

Même aujourd'hui, au moment de rappeler ce qu'il fut, d'évoquer pour nos camarades sa figure telle qu'elle demeure inaltérée dans notre souvenir, ma plume hésite, tellement les mots me paraissent faibles et vains : il était de ceux dont la vie ne s'enferme pas dans le cadre d'une notice administrative. Et puis, une pudeur m'arrête : il était mon ami. Pourtant, qui lui rendra ce dernier devoir avec plus de piété ?

Nous nous étions connus à Saint-Cloud. Il y entra en 1900. Je commençais alors ma seconde année. Il y retrouvait des camarades de Chaptal comme Étienne Orgeolet, et cette circonstance ne fut sans doute pas étrangère au rapprochement du littéraire et du scientifique. Aîné d'une famille ouvrière parisienne, il a toujours gardé intacte sa fidélité à ce foyer où l'on pratiquait sans bruit les plus simples vertus — et les plus méritoires — celles dont plus d'un d'entre nous avait reçu les exemples dans sa propre famille. Probité, sens du travail bien fait, solidarité pratiquée jusqu'au sacrifice, dignité de la vie, acceptation avec un stoïcisme sans formules

de ce que le destin apporte, bon ou mauvais, chaleur de cœur, cela marque une jeune vie si le garçon est apte à en recevoir la leçon.

Ce n'est pas tant par là qu'il différait de la plupart de ses camarades et qu'il nous attirait. Avec sa spontanéité, son regard direct, le sourire qui plissait de temps en temps ses paupières, il représentait pour nous un type de parisien que nous n'avions guère connu. Elève de Chaptal, puis répétiteur dans cette maison avant son entrée à Saint-Cloud, il avait bénéficié de la libération spirituelle que des générations de jeunes hommes ont due à leur maître Pécaut. Le terrain était bon pour recevoir la semence. Aucun esprit mieux disposé à répudier les faux semblants et en même temps à accueillir ce qui était grand et généreux. Fils de la Butte où soufflait alors un vent libertaire, dans un Paris qui me semble aujourd'hui terriblement lointain car l'esprit sous toutes ses formes chassait les conformismes, il apportait parmi nous l'écho de toutes les audaces de la pensée. Ce scientifique était aussi ouvert aux manifestations de la beauté formelle. Je retrouve son âme enthousiaste dans le don fait à notre école d'un beau buste de Beethoven, par sa femme, confidente de ses désirs.

Jours de notre jeunesse ! Nous allions tous trois, Jeanne, sa fiancée, lui et moi, car il avait dès lors choisi celle qui devait être la compagne de toute sa vie, entendre « Louise », alors dans toute sa fleur. Il nous arrivait aussi de nous associer à quelque manifestation, bien que nous eussions répudié tout embrigadement.

L'étonnant est que ce Parisien qui semblait ne pouvoir vivre ailleurs qu'à l'ombre de Montmartre, à peine libéré du service militaire, sollicite et obtient un poste à Fort-de-France (1903). Il y restera jusqu'en 1912. Mieux encore, en quittant la Martinique, il ira en Algérie et ne rentrera en France qu'en 1922. Cela fait dix-neuf ans bien sonnés dont il faut seulement défalquer la période de mobilisation dont je reparlerai. Le séjour du jeune ménage à Fort-de-France fut heureux, soit que notre ami y enseignât, soit qu'à deux reprises il y assumât par intérim des fonctions administratives. Les lettres qu'il m'écrivait me disaient son ravissement devant la nature tropicale. Dans la société de Fort-de-France, il avait contracté de solides et durables amitiés : elles l'ont suivi en France jusqu'à la fin de sa vie. Ils étaient l'un et l'autre de ces gens qui suscitent la fidélité parce qu'eux-mêmes sont fidèles.

L'expérience de l'Algérie devait être plus rude et, faut-il le dire, à quelques égards infiniment moins consolante. Jus-

qu'en septembre 1919, il fut chargé de l'inspection spéciale de l'enseignement indigène en résidence à Oran. Comment son âme généreuse ne pouvait-elle pas être épouvantée par l'abîme qu'elle voyait se creuser entre les deux sociétés, blessée dans son naturel respect pour la personne humaine par les attitudes méprisantes pour les Arabes. Et comment ne pouvait-il pas mesurer l'insuffisance des moyens mis à sa disposition, lorsque pourtant il voyait se lever autour de lui une moisson de gratitude et de dévouements pour ce qu'il regardait comme un simple devoir d'humanité. Dans ses fonctions administratives, comme dans la direction de l'E. P. S. de Sidi-Bel-Abbès, il fut soutenu par la tendre sollicitude de sa compagne qui ne cessa jamais d'être la plus dévouée et la plus compréhensive collaboratrice. Qu'il ait vu avec amertume se développer de l'autre côté de la Méditerranée une situation sans issue et que la fin de sa vie en ait été assombrie, cela est certain. L'heure est trop grave pour que j'insiste à cette place. Mais je veux citer quelques passages d'une lettre écrite à notre ami par un de ses collaborateurs musulmans, M. Chérif, à l'occasion de son départ d'Oran pour Sidi-Bel-Abbès. Elle honore autant celui qui l'a écrite que celui qui l'a reçue. Elle est datée du 24-8-1919. J'hésitais à la publier aussi largement avec tout ce qu'elle dit, et, aussi, hélas, tout ce qu'elle sous-entend. Mais le témoignage est de poids.

(Après des nouvelles de famille). « Malheureusement la vie est si bizarre que ce qui fait le bonheur des uns ne fait pas toujours celui des autres. La vérité brutale est que nous, indigènes, nous vous avons perdu. Vous, Madame, si bonne, si maternelle pour nos enfants, étiez le rayon de soleil qui réchauffait nos intérieurs. Quant à lui, chef, et respecté et affectionné, il était tout pour nous, aussi sûr guide paternel et protecteur éclairé. Vrai Français et éducateur instruit, il sut polariser sur nos cœurs timides toutes les beautés, toute la noblesse de son âme de missionnaire laïque. Ah ! si vous étiez toute la France, comme nous apprendrions vite à être tout amour !

« Nobles cœurs ! Du moins avez-vous eu la satisfaction d'avoir à vous deux réussi à pénétrer nos intérieurs et nos cœurs ! Combien d'amis anciens des musulmans peuvent en dire autant ? Le cœur n'est-il pas la clé des mondes mystérieux ? Vos cœurs et les nôtres ont vibré à l'unisson parce que là où il y a noblesse, il n'y a que fraternité, simplicité, amour ! Quelle beauté et quelle vérité dans ces trois mots. Et pourtant, c'est religieux et laïque si l'on veut — à preuve comme disait

l'autre qu'on ne s'est jamais mal entendu parce que vous étiez du monde de la laïcité et votre serviteur laïc de celui de la religion.

« Qu'importe la dureté de la tâche puisque dans notre carrière, nous rencontrons des hommes vertueux, que peu de musulmans verront hors de l'enseignement. Avec vous, mon cher Monsieur l'Inspecteur, j'ose le dire puisque vous ne l'êtes plus, nous avions la fierté de notre métier et nous nous sentions protégés. Aussi notre joie était grande lorsque votre sourire de protecteur satisfait illuminait votre doux regard de père fier de ses enfants.

« Merci pour tous, d'avoir eu le courage de nous aimer et d'avoir fait éclore en nous tous des sentiments d'affection aussi forts... Que Dieu vous aide. Puisse-t-il vous accorder ses bénédictions divines. »

1922. Notre ami rentre en France. Depuis 1903, il n'y a séjourné que pour répondre à l'appel en 1914. Ce pacifiste, cet ennemi de la violence a, comme tant d'autres, fait simplement et vaillamment son devoir de soldat. Une citation à la division que j'ai sous les yeux l'atteste. Et dès lors, c'est le cours normal de la carrière métropolitaine, Cambrai, Corbeil, Paris. La Légion d'Honneur en 1936. La retraite en juillet 1939. Il reprendra du service, au début de la guerre, pour se dévouer aux enfants de sa ville évacués en province. L'honorariat viendra comme consécration naturelle, en décembre 1940.

Comme tant de ceux dont il avait été le chef, il ne pouvait rester à l'écart de la Résistance. Il y a participé sans bruit, modestement, efficacement, et, seuls, ses amis l'ont su. Jusqu'à ses derniers mois, et malgré des épreuves de santé répétées, il n'a cessé de travailler pour les autres. Pendant des années, il a joué un rôle d'animateur dans les groupements d'anciens combattants de l'Université, il s'est dépensé pour l'œuvre des pupilles de la nation en vacances; dont il était président. La rosette de la Légion d'Honneur à ce titre en 1948 était la reconnaissance de son mérite. Il ne s'est retiré de toutes ses activités que lorsque ses forces l'abandonnaient.

Le voilà donc, sa figure sur ma table, devant moi, avec son sourire des yeux tendre, un peu ironique, mais si jeune. Et l'expression de cette fraîcheur d'âme que cet homme averti, riche d'une expérience variée qui eût pu être amère et décevante, avait conservée intacte. Fraîcheur d'âme, c'est le mot

qui vient sous ma plume lorsque je pense à Fred et à Jeanne de Paemelaëre, car je ne puis séparer de lui celle qui vit tout entière dans le culte de son souvenir.

Il avait, des enfants et des jeunes gens, mais surtout des enfants, une surprenante compréhension. Nul mieux que cet homme sans enfants ne savait bien leur parler. Il avait écrit pour eux des choses charmantes. Mais c'est dans ses rapports avec eux qu'il fallait le voir. Il parlait leur langage sans effort, sans convention. Ils lui répondaient pareillement sans crainte et, je pense, parce qu'ils sentaient qu'il les aimait. C'était un dialogue plein de trouvailles cocasses et de gaieté, où l'image imprévue, la réplique ingénieuse faisaient fuser les rires. Il ne se lassait pas de cette atmosphère d'ingénuité. Les plus grands trouvaient auprès de lui le plus large accueil. Parmi ceux qui liront ces lignes, combien se souviendront de sa bonté attentive toujours prête à les aider de mille manières, à les soutenir, à les suivre au milieu des traverses de la vie. Ce sont là vertus d'éducateur. Il les possédait à un haut degré. Signe de sa vocation : il avait préparé avant d'entrer à Saint-Cloud l'Institut agronomique. J'ai retrouvé dans son dossier la notification de sa réussite. Il avait écarté cette possibilité. Je ne réussis pas bien à voir ce citadin aux champs : il était fait pour vivre au milieu des hommes, et pour des hommes.

Dans son humanité, il puisait toutes les vertus du chef. Aucun inspecteur moins distant, moins armé de la férule pédagogique, moins perché sur son titre. Il accueillait tous les efforts de bonne volonté et les secondait de toute sa force. Il compatissait aux revers de famille. Ses collaborateurs étaient pour lui des hommes luttant et souffrant, non pas des fonctionnaires qu'on ignore lorsqu'ils ont quitté leur classe. Avec cela le courage et la droiture mêmes. Il eût tout mis à la brèche plutôt que de souffrir une injustice.

J'ai reproduit la lettre d'un instituteur musulman. Je garde surtout l'impression vive de ce jour où je lui remis au milieu de son personnel les insignes de la Légion d'Honneur. Une fête de famille, comment mieux dire ? L'expression si banale est encore plus vraie par ce qu'elle implique de contacts étroits et comme charnels. Disons encore une fête de l'amitié. Dans toute ma carrière, aucune remise de croix ne m'a ému autant que celle-là.

Fidélité, amitié, ces mots, quoi qu'on en ait, reviennent à chaque instant quand on parle de Frédéric de Paemelaëre.

Et je vois défiler devant moi le cortège de tous ceux qui, au cours de sa longue vie, l'ont suivi de leur sympathie. Les morts d'abord, les témoins de notre jeunesse : tous ceux qui sont restés de bonne heure au bord du chemin, à qui notre souvenir prêtait encore un semblant de vie. Et puis tous ceux qui nous ont accompagnés plus longtemps. A commencer par ceux dont il a été le collaborateur, administrateurs de tout rang, maîtres et maîtresses primaires. Parmi les premiers, M. l'inspecteur général Havard aurait pu dire avec autorité les sentiments qu'il portait à celui qui a travaillé à ses côtés, lors des sessions d'inspection, dans la préparation des candidats à la fonction enseignante. Et son chef direct, M. Masbou, plus que tout autre sensible à la qualité humaine de son collaborateur. Surtout ces instituteurs et ces institutrices qui ont toujours répondu à son appel, en qui il a toujours vu une force vive de la France. Enfin, en dehors de l'Université, ceux qui, sur les rives de l'Atlantique et de la Méditerranée, et dans les situations les plus diverses, lui ont donné leur sympathie. Car à chacun des changements de résidence de Fred et de Jeanne de Paemelaëre s'est reformé un groupe autour d'eux. Le plus étonnant est que la plupart de ces amis parfois lointains les ont accompagnés de leur fidélité après leur départ. Une chaîne d'amitiés à travers le monde. C'est leur deuil à tous qui a guidé ma plume à travers les troubles de l'heure.

Max SORRE.

Henri DUCHÊNE

(1872-1960)

Promotion 1891 (Sciences)

UN homme meurt, dans sa quatre-vingt-neuvième année. Le faire-part qui l'annonce est envoyé de la part de huit enfants et de douze petits-enfants. Il est allé rejoindre, par les ombres myrteux, la compagne de sa vie, morte depuis neuf ans. Il a vécu, son œuvre est faite, et, le moment venu, il est mort. Fait-divers, en somme, et dans l'ordre de la nature, que la disparition de ce survivant d'âges anciens. Humaine condition.

Mas cet homme, Henri Duchêne, qui était-il ? et quelle œuvre laisse-t-il derrière lui ?

Il naquit, le 9 juillet 1872, à Falaise, de petits commerçants qui vinrent s'établir dès 1878 à Paris, dans le quartier populaire de Charonne. Son enfance se déroula dans ce quartier à la population ouvrière, dont il retrouva les enfants à l'école primaire, puis à l'école primaire supérieure Arago.

Elève de l'Ecole de Saint-Cloud, titulaire du professorat, il débute à l'école normale d'instituteurs de la Savoie, puis revient à Paris comme maître répétiteur aux collèges Jean-Baptiste Say et Arago. Il se marie, les enfants naissent. Il prépare et obtient le certificat de capacité en droit et le professorat de comptabilité ; et enfin, en 1903, il est nommé professeur d'enseignement commercial au collège Jean-Baptiste Say, où il enseignera vingt-cinq ans durant.

Mais ses souvenirs d'enfance l'avaient marqué, et cette vie misérable des enfants de Charonne, condamnés à passer leurs vacances dans la rue. Dès 1905, secondé par Mme Duchêne, il envisage de créer pour eux une œuvre de colonie de vacances pour les écoliers parisiens, avec comme enseigne la formule parlante : « Du soleil, de l'air, de la lumière pour tous. »

Ces choses-là, a dit quelqu'un, ne sont difficiles qu'à faire. Mais dès 1905, l'ancien collègue ecclésiastique de Vire, inoccupé et sous séquestre, est loué ; 250 enfants y sont reçus ; et 450 en 1906 ; un autre établissement dut être ouvert : l'Abbaye blanche, à Mortain, le mobilier rassemblé, etc.

La guerre de 1914-18 ruina cet effort : les locaux réquisitionnés, le matériel dispersé, les immeubles voués à d'autres destinations. Il fallait repartir de zéro. Mais dès 1912, Henri Duchêne avait acquis 30 000 m² de terrains, à Colleville-sur-Orne, en bordure de la mer. Il mit ces terrains à la disposition de l'œuvre, y fit ériger un vaste camp maritime qui reçut 840 enfants, en accueillit d'autres au château d'Ouezy qui lui appartenait, et y installa une école normande de plein air, loua le château du Chevain près d'Alençon, pour y installer une autre colonie. En 1939, l'œuvre recevait 1 600 enfants.

La seconde guerre mondiale vint à nouveau tout ruiner : installations rasées, locaux réquisitionnés et occupés, matériel détruit.

Henri Duchêne était trop âgé, Mme Duchêne près de mourir. Mlle Marthe Duchêne, l'une de leurs filles, reprit le flambeau, remit en route l'œuvre de ses parents, la réimplanta à Riva-Bella, à Lion-sur-Mer, à Ouezy.

De 1905 à 1955, l'œuvre créée par M. Duchêne avait reçu 45 000 enfants.

Telles furent, sèchement résumées, les vicissitudes d'une œuvre qui couvrit plus d'un demi-siècle d'efforts généreux et tenaces. Je les ai relevées dans une notice éditée lors du cinquantenaire de l'œuvre. Une photographie y représente Henri Duchêne sous les traits d'un ferme vieillard, aux traits énergiques, au regard droit.

« On ne pouvait le connaître, a bien voulu nous écrire M. Rame, maire de Ouezy, sans admirer sa droiture, ses vastes connaissances, sa liberté de pensée dépouillée de tout sec-

tarisme, son égalité de caractère... En ces heures difficiles (après la bataille de Normandie) nous pûmes admirer sa hauteur de vues devant l'adversité, son esprit d'initiative, sa capacité de travail et sa ténacité pour faire renaître son œuvre qui était le but principal de sa vie. Chaque heure passée près de lui fut pour moi un enseignement et un exemple... »

Tel était le rayonnement de cet homme de bien et de cette âme bien trempée. Qu'avant de descendre au fleuve d'oubli, il reçoive ici le témoignage du respect qui est dû à une vie remplie d'œuvres et véritablement exemplaire.

H. CANAC.

Henri CHENARD

(1875-1960)

Promotion 1897 (Sciences)

Né le 9 août 1875 à Maisdon (Loire-Atlantique).

— Ecole normale de Savenay et lycée de Nantes.

— Elève à Saint-Cloud (Sciences) 1897-1899.

— Professeur E. P. S. Chauny 1899.

— Professeur E. N. P. Armentières 1902.

— Mobilisé 1914-1919.

— Professeur E. N. P. Nantes 1919.

— Professeur E. N. P. Puteaux 1928.

Retraité 1934, Officier de l'Instruction publique.

Décédé le 9 mars 1961 à Neuilly-sur-Seine.

J' Ai connu Henri Chenard à Brillon, petit village meusien de 400 habitants, où les vacances rassemblaient quatre cloutiers « scientifiques », tous professeurs à Paris : Chenard, Hasenfratz, Chalin et moi. Le voisinage pendant la belle saison entraînait naturellement, au retour dans la capitale, des relations entre nos familles, qui se connaissaient et s'estimaient.

Je ne dirai rien du professeur que je n'ai pas connu dans ses occupations professionnelles ; mais, connaissant son caractère, j'estime qu'il a dû se montrer extrêmement consciencieux. Je sais seulement que sa mise prématurée à la retraite (par une mesure générale ; en ce temps-là, il n'y avait pas pénurie d'enseignants...) l'avait beaucoup affecté. Il avait dû reporter son activité dans l'enseignement privé : en l'occurrence l'école Violet, vers laquelle le dirigeait sans doute un long passé dans les écoles nationales professionnelles.

Je sais aussi que, fait prisonnier à Maubeuge, en 1914, il eut beaucoup à souffrir dans divers camps de représailles — et en particulier à Flabas, près de Verdun — parce que, sous-officier, il refusait de travailler pour les Allemands. Sa robustesse, physique et morale, lui permit de survivre à ce calvaire.

Henri Chenard était un homme affable, calme, parfaitement équilibré. Quand on l'abordait, un bon sourire souhaitait la bienvenue. Sa parole, ferme et un peu lente, révélait la pondération et le souci de raisonner juste, en même temps que d'être agréable. J'aimais solliciter son avis sur les sujets les plus divers, et en particulier sur les choses de la terre qu'il aimait. Le plus souvent, je le trouvais dans son jardin, parfois juché sur une longue échelle, très haut, dans quelque poirier... Déchargé de son travail professionnel, il s'occupait à de menus — et parfois de gros — travaux dans sa maison et dans son jardin, bien entretenus. En cela, il était mon maître.

Je sais le bon mari et l'excellent père de famille qu'il a été. Je connais bien ses trois enfants et je puis dire qu'il a été récompensé ; tous trois lui ont donné de belles satisfactions et se sont montrés reconnaissants envers un père qu'ils adoraient.

Durant les dernières années de sa vie, il fut beaucoup affecté par la disparition de son ami Hasenfratz. Il eut à souffrir de plusieurs maux ; il se soignait lui-même ; jamais on ne l'entendit se plaindre. Le destin lui réserva une fin douce : Après une journée pendant laquelle son esprit lucide sut encore se manifester dans un travail qui nécessitait attention et réflexion, il s'éteignit sans souffrance apparente.

J'ai assisté, avec mon camarade Chalin, à ses obsèques à Neuilly. J'ai partagé la douleur de Mme Chenard et de ses enfants, et j'ai vu avec émotion son départ pour le cimetière de Brillon, où j'irai le rejoindre un jour.

M. CHANTREAU.

Arnaud ETCHART

(1883-1958)

Promotion 1905 (Lettres)

LA mort, après une très pénible maladie, nous a enlevé, en juin 1958, Arnaud Etchart, né le 13 février 1883 à Juxue (Basses-Pyrénées), petit village basque où son père était instituteur. Il fit ses études au cours complémentaire de Saint-Palais puis à l'école normale de Lescar en 1899-1902. Instituteur à Biarritz et délégué à l'E. P. S. de Salies-de-Béarn, il fut élève de Saint-Cloud (Lettres) en 1905-1907. Inspecteur primaire à Castres en 1909, il devint directeur de l'école normale d'instituteurs à Bonneville en 1914 et, après la guerre, de son école normale d'origine à Lescar. Toute sa vie fut un long dévouement à l'école publique qu'il servit passionnément, à sa province natale dont il fut un conseiller général estimé, à son pays français qu'il aima charnellement. Généreux jusqu'à faire sienne la formule : « je ne serai jamais du côté où est l'argent », grand travailleur, fidèle à ses amis, ferme dans ses convictions, le voici tel que l'a vu un de ceux qui l'ont connu et aimé :

*
**

M. Etchart venant à vous, avec sa ferme et forte stature, très droit, et posant sur vous son calme regard bienveillant mais qui vous pesait justement à votre valeur humaine... M. Etchart assis à sa table de travail, étudiant passionnément l'histoire ou la géographie locale, dans cette école normale d'instituteurs de Lescar où il fut élève-maître, puis directeur durant vingt-quatre ans, préparant longuement, pa-

tiemment, en compagnie de l'élève-maître désigné, avec sa souple intelligence pédagogique, la leçon d'essai du lendemain... M. Etchart, grand marcheur, à la ferme foulée qu'on reconnaissait de loin comme le pas d'un ami, revenant de ses inspections et qui s'arrêtait pour parler, simple et humain, avec le paysan ou l'artisan du village... M. Etchart entrant dans une salle d'étude avec cette autorité si profondément naturelle que tout un chacun se levait spontanément et se disposait vraiment à ses cours qui étaient un modèle de pensée vivante, un appel et un dialogue...

M. Etchart plus intime, l'ami fidèle, le compagnon sûr des mauvais jours, si affectueux à vos côtés, vous conseillant d'un mot discret et qui allait si loin en vous... M. Etchart dans son beau pays basque, émerveillé comme un amant, vous expliquant de sa voix riche au registre profond et plein, l'âme basque... M. Etchart, plein de pudeur dans la souffrance, si digne et qu'on devinait frémissant mais qui refusait toute pitié facile... M. Etchart amoureux de son pays et qui souffrit tant de la défaite de 40..., mon maître et mon ami, à qui, comme tant d'autres, je dois tant et dont la paisible photographie est, sur mon bureau, comme un rappel et un exemple, tant que je vivrai, je ne vous oublierai.

R. BERRIOT.

Joseph-Louis GENEVRIER

(1890-1959)

Promotion 1910 (Lettres)

LA nouvelle de la mort de J.-L. Genevrier, survenue le 14 octobre 1959, m'a grandement surpris. Je ne le savais ni malade, ni diminué et je le croyais promis à une longue et paisible retraite. Surpris et peiné, cela va sans dire. Comme je me reproche de ne pas avoir pris l'initiative d'une rencontre, à Paris, ou bien à Dreux, où il s'était retiré. Mais sa qualité dominante n'était-elle pas la discrétion, une discrétion qu'on aurait pu prendre pour de l'effacement, alors qu'il était pourtant un homme de forte personnalité, plein de mérite et de charme. Je le revois encore, dans mon souvenir, bien pris dans sa taille moyenne, un visage aux traits réguliers et fins, le regard adouci par des lunettes de myope, souriant volontiers et, dans une libre conversation, plein de vivacité.

A Savenay, où nous nous étions connus, nos deux écoles faisaient vis-à-vis. De l'école primaire supérieure dont il prit la direction en 1932 à l'école normale, où je l'avais précédé d'un an, il n'y avait que la route à traverser.

Cette route, je crois bien que nous mîmes près de deux ans avant de la franchir, disons, familièrement. Mais une fois franchie, je ne mis pas longtemps à m'apercevoir que notre ami, aidé de Mme Genevrier, avait déjà transformé l'école qu'il avait trouvée grandement démunie. Tous deux n'eurent de cesse que tout fût remis en ordre, que les élèves fussent bien nourris et convenablement logés, traités comme en famille. Et l'internat étant au compte du directeur, tout était à

sa charge. Il trouvait devoir et obligation, là où d'autres n'auraient eu en vue que des bénéfices. Cette droiture, ce sens naturel du devoir moral, c'était tout Genevrier. N'avait-il pas, à la vérité, l'expérience de la direction matérielle d'une école, puisqu'il avait été, de 1919 à 1932, professeur économe à l'école normale d'instituteurs d'Auxerre ? Disons, sans vouloir offenser une ombre, qu'il en fut moralement le directeur, comme si sa destinée devait toujours lui imposer la charge, sans lui accorder, en retour, l'honneur ou le profit.

Ma collègue et amie Jeanne Séguin qui fut, en même temps que lui, professeur à Auxerre à l'école normale d'institutrices, m'a parlé de leurs rapports, très confiants, mais parfois vifs, lors des examens où ces deux natures vigoureuses s'affrontaient à propos d'un devoir ou d'un point de littérature !

Je n'ai encore rien dit de ce qu'avaient été les études de notre ami. Né le 17 avril 1890 à Souppes en Seine-et-Oise, il était promptement venu dans l'Yonne où son père était employé de chemin de fer. C'est ainsi qu'il fut élève à l'école normale d'Auxerre de 1906 à 1909 et qu'après un an de 4^e année (Lettres) à Douai, il entra à Saint-Cloud et y fut élève de 1910 à 1912. Le service militaire qu'il fit ensuite au 37^e Régiment d'Infanterie à Nancy devait, pour lui, durer sept ans puisqu'il resta toute la guerre dans ce même régiment. La guerre, c'est un sujet que je ne sache pas avoir jamais abordé avec lui.

Revenons à Savenay. L'amitié était née entre nous, une amitié que la proximité même de nos demeures maintenait, paradoxalement, dans une certaine réserve, à peine de paraître indiscrete ou pesante. D'ailleurs, nos maisons respectives nous occupaient beaucoup. Tout au plus trouvions-nous le temps de nous recevoir un peu, de faire ensemble quelques promenades sur la côte ou aux abords de Savenay. Nous aimions, l'un et l'autre, cette quasi-solitude, hors du bourg. En cinq minutes, quittant la maison où fleurissaient camélias et mimosas, nous pouvions suivre un chemin de terre, retrouver les ajoncs, les genêts fleuris en plein hiver, apercevoir un étang où se reflétaient quelques arbres remplis de chants d'oiseaux. Nos échanges étaient surtout littéraires. Amis des livres, bibliophiles tous les deux, nous étions passionnés de Duhamel, J. Romains, Gide, Proust, Valéry et de beaucoup d'autres.

En 1936, je quittai Savenay pour Beauvais. Nous échangeâmes quelques lettres, mais la profession est exigeante et,

la guerre revenue, nous n'eûmes pas l'occasion de nous revoir. Nommé à Paris pourtant en 1945 et, un peu plus tard, lui, ayant pris sa retraite à Dreux, nous aurions dû nous retrouver. Les années passèrent ; pour moi, les deuils survinrent et voici que sa fin soudaine me laisse le regret d'avoir omis de lui faire un signe et de ne pas lui avoir montré que, pour être restée silencieuse, mon amitié n'en était pas moins intacte et fidèle.

J'ai demandé à mon collègue Villin, qui, mieux que moi, a été l'ami des vingt dernières années, à Illiers et à Dreux, de nous faire part de ses souvenirs. Il trace de J.-L. Genevrier ce portrait émouvant :

« C'est à Illiers où il fut nommé principal du collège en 1938 que je fis sa connaissance et où se lia une fidèle amitié dont vingt années n'épuisèrent pas les manifestations et à laquelle j'associe sa dévouée compagne, Mme Genevrier, directrice de l'internat. C'est dans ce collège d'Illiers, devenu depuis collège Marcel Proust, qu'il devait donner, durant dix-huit années, le meilleur de lui-même comme directeur des études et chef d'établissement. Dès 1939, il dut faire face avec Mme Genevrier, à la lourde tâche d'accueillir, dans un collège craquant de toutes parts, écoliers évacués, familles sinistrées et, plus tard, nombre d'étudiants réfractaires, dont beaucoup lui durent le salut.

Le régime de Vichy sanctionna durement cet homme droit de qui les convictions civiques et philosophiques s'alliaient pourtant à l'esprit de tolérance et au plus ardent patriotisme. Il supporta cette injuste épreuve avec la plus parfaite dignité et sans rien renier de ses idées. La Libération le rétablit dans ses fonctions de principal, mais il n'était pas homme à monnayer les brimades de l'occupation contre les profits d'un avancement que tous souhaitaient pour lui et auquel sa valeur professionnelle et ses hautes qualités morales lui auraient donné droit.

Les qualités de l'administrateur s'alliaient en lui à la valeur du professeur qu'il ne cessa jamais d'être. Que de jeunes maîtres lui doivent d'être ce qu'ils sont devenus. Le tact, la persuasion de l'Ancien en faisaient le guide et le conseiller des jeunes professeurs devenus, pour la plupart, ses amis.

Le pédagogue et l'homme cultivé ne faisaient qu'un : ouvert à toutes les formes de la culture moderne, Genevrier était un grand lecteur et un bibliophile. Ses chers livres lui procuraient des joies sans cesse renouvelées.

L'homme était par le caractère et les qualités de cœur d'une rare élévation. J'ai eu le privilège de l'approcher vingt années durant : c'était un ami discret, fidèle, empressé, d'une exquise pudeur de sentimentalité, au plus parfait esprit de compréhension.

Nous le vîmes tous partir en retraite avec regret, après que le ruban de la Légion d'Honneur fût venu récompenser une carrière d'enseignant et d'administrateur, toute de dévouement et de désintéressement. Sa retraite dans sa maison de Dreux où ses amis recevaient l'accueil le plus chaleureux aurait dû être longue et heureuse. Et pourtant, la maladie n'affecta jamais ni sa fermeté d'âme ni son égalité d'humeur. Les soucis de ses dernières années furent adoucis par les soins de son admirable compagne. Sa disparition a consterné tous ses amis. J.-L. Genevrier restera, pour nous tous, le modèle du professeur, du chef d'établissement, l'homme de caractère et l'ami au grand cœur. »

Tel fut, tel était resté notre ami. Avant tout, un homme de cœur, d'une grande bonté, d'une délicatesse pleine de charme, d'une générosité et d'une droiture si naturelles qu'on ne songeait pas à l'en louer. Au surplus, un homme de culture et de goût. Et ces vertus fortes et aimables, seuls ses élèves, ses collègues, ses amis qui l'avaient longuement pratiqué, pouvaient les apprécier. Nul n'était moins fait pour s'imposer et se faire valoir. Il a toujours pratiqué la règle du « moi haïssable ». On peut regretter que ses chefs ne l'aient pas « deviné » et placé en des postes où sa large culture, son rayonnement, sa fermeté de caractère eussent fait merveille.

A son fils et sa petite-fille, à la chère Mme Genevrier qui fut la plus dévouée et la plus tendre des compagnes, nous offrons le témoignage de notre chagrin et de notre amitié.

Georges BOUQUET.

Marcel VILLIN.

Marcel CAMUS

(1893-1960)

Promotion 1913 (Lettres)

CE n'est pas sans une profonde émotion que j'écris quelques lignes sur Marcel Camus qui, au Lycée Hoche, était devenu mon ami comme il était resté l'ami de tous. Mon texte sera sobre ; ainsi l'aurait demandé Marcel Camus.

Né à Sommevance, dans les Ardennes, le 8 janvier 1893, il entre à l'école normale supérieure de Saint-Cloud en 1913, après avoir enseigné pendant un an à l'école primaire supérieure de Quiet. La guerre interrompt ses études ; fait prisonnier, il s'évade. Il retourne à Saint-Cloud en 1919 et passe le professorat des écoles normales en 1920. Il est nommé à l'école normale de Strasbourg où il reste jusqu'en 1927. La philosophie le tente alors ; il affronte la licence de philosophie en 1924-25 et soutient un diplôme d'études supérieures en 1927. Pendant ces sept années, M. Camus, modèle de conscience professionnelle, exerce sur les jeunes Alsaciens une action morale particulièrement heureuse et profonde. La région parisienne l'attire ; on le trouve à l'école normale d'instituteurs de Versailles de 1927 à 1930, aux écoles Arago et Turgot de 1930 à 1932, à l'école normale d'instituteurs de Paris de 1932 à 1941.

Il donne à ses études une nouvelle orientation et prépare l'agrégation d'allemand à laquelle il est reçu en 1938 (il a alors quarante-cinq ans... et la charge de cinq enfants — qu'on imagine l'énergie qu'il faut avoir pour préparer l'agrégation dans ces conditions !)

C'est au cours de cette période (en 1934) que je rencontre M. Camus pour la première fois ; je préparais l'agrégation tout en étant maître interne à l'école normale d'Auteuil ; M. Camus était rapidement devenu pour moi et Dumesnil (un autre maître interne) un modèle à suivre dans un chemin tortueux et difficile pour nous, anciens élèves d'écoles primaires supérieures.

Il part en 1939, à la mobilisation, comme officier-interprète.

Le Lycée Hoche l'accueille en 1941 ; il y demeure jusqu'en 1959, date à laquelle il est « admis à faire valoir ses droits à la retraite » ; dix-huit ans de Lycée Hoche où il compte parmi les anciens de l'établissement, un ancien resté jeune de cœur et d'esprit...

Mais il ne peut rester inactif ; il entre à l'Office des universités en qualité de directeur-adjoint ; il s'y dépense jusqu'au jour où la mort vient le terrasser après quelques mois de retraite.

Plusieurs distinctions honorifiques jalonnent sa vie universitaire et militaire :

- Chevalier des Palmes Académiques en 1930,
- Officier des Palmes Académiques en 1936,
- Croix de guerre 1914-1918,
- Chevalier de la Légion d'Honneur en 1956.

L'activité de M. Camus est inlassable en dehors de son enseignement proprement dit. On connaît de lui une traduction commentée d' « Henri d'Ofterdingen » (Aubier - collection bilingue). On le trouve à l'étranger où il prononce de nombreuses conférences ; on le rencontre à l'Union européenne occidentale...

Il est, à partir de 1954, membre du jury du Concours général d'allemand, puis du C. A. P. E. S.

Il organise au lycée de Versailles, dès 1949, des échanges scolaires avec l'Allemagne qui sont des modèles d'organisation et d'efficacité. Il les prépare avec un soin très méticuleux ; il a le souci constant de la culture de nos élèves en pays étrangers, mais encore de leur comportement et même de leur santé. Il donne ainsi, chaque année, satisfaction à plus de cent lycéens qu'il emmène à Heidelberg, à Ulm, à Stuttgart, à Berlin (et, pourquoi pas ? en zone soviétique), qu'il place dans des familles allemandes, ou qu'il promène en car ou en train à travers toute l'Allemagne du Nord.

Que dire du professeur ? M. Camus est un professeur merveilleux, en ce sens que le souci pédagogique est toujours lié au souci de culture. Il est un pédagogue incomparable qui se comporte d'abord en acteur, qui tient remarquablement en éveil l'attention des élèves par un jeu permanent du corps et de l'esprit ; jeu épuisant qui conduit parfois M. Camus à la limite de ses forces, comme le jour où, sortant du lycée, il ne peut rejoindre son foyer et doit s'appuyer contre un arbre de l'avenue de Saint-Cloud pour ne pas s'effondrer. Sans cesse, il vise à la clarté, à la simplicité, à l'efficacité.

Dans tous les rapports des inspecteurs généraux, il n'y a que des éloges sincères, et même de l'admiration ; on n'y trouve ni critiques, ni réserves, ni suggestions. En voici quelques extraits :

« ... La classe est très intéressée ; comment ne le serait-elle pas avec un professeur dont l'éloge n'est plus à faire... »
« J'emporte une excellente impression de cette classe (H.E.C.) où M. Camus donne toute la mesure de son savoir et de son expérience professionnelle... Les résultats sont très bons ; il est difficile de mieux entraîner des candidats à un concours de ce niveau... Il oriente le travail de l'assistant, fait des conférences documentées aux parents d'élèves en faveur de l'enseignement en France de la langue allemande. Ce professeur dévoué et désintéressé mérite amplement la charge de conseiller pédagogique que nous lui avons confiée et les félicitations que je suis heureux de lui adresser ici. »

« ... Une telle séance de travail récompense le professeur de ses efforts persistants et démontre la haute qualité de son enseignement ».

« ... Il obtient d'excellents résultats grâce à une méthode éprouvée, à l'exemple qu'il donne lui-même de régularité, et à son dévouement total à son enseignement et aux élèves. Les résultats d'un tel enseignement, vivant et régulièrement ordonné, qui se poursuit dans une atmosphère de joyeuse et amicale confiance, sont remarquables. »

Le 5 mars 1956, alors que, pour la troisième fois, je réclamaï la Légion d'Honneur pour M. Camus, j'écrivais :

« ... M. Camus est un professeur de qualité exceptionnelle ; il se dévoue pour son enseignement, ses élèves, son lycée, l'enseignement public avec une totale abnégation. Il ne compte pas les heures. Il méprise la fatigue. ... Je souhaite de tout cœur que M. Camus reçoive la Croix des Braves, car il honore l'Université. »

Là où l'Université aurait pu s'enorgueillir de rencontrer un grand professeur, elle a la fierté d'avoir, en outre, trouvé un homme digne de sa reconnaissance et même de son respect.

Que Mme Camus et ses enfants sachent bien que les collègues de M. Camus et que tous ses élèves conserveront un souvenir affectueux de cet éducateur dévoué, riche de qualités et cependant modeste, amoureux de sereine autorité et toujours bienveillant.

M. SIRE.

Maurice BÉMOL

(1900-1961)

Promotion 1919 (Lettres)

MAURICE Bemol, Raymond Bayer !

Deux noms prestigieux, synonymes de vaillance, d'audace, de travail, de persévérance, deux noms portés jusqu'aux cimes de la gloire par deux volontés invinciblement vouées au culte de la vérité, de la justice et de la beauté ! Deux noms dont s'est éblouie mon adolescence peut-être pas très studieuse, mais curieuse et avide de tout ce qui fait l'homme bon et grand ! Deux noms enfin où se résumaient pour moi l'amitié, l'intelligence, et tout le génie du monde !

Il n'y a pas deux années de cela, Raymond Bayer, qui, dans une de ces lettres incisives et mordantes dont il avait seul le secret, m'adressa cette parole sublime : « Je suis malade, je suis seul, j'en profite pour travailler », expirait en quelques minutes, le cœur foudroyé, sous les yeux impuissants d'une épouse aussi admirable dans son effort pour l'assister que lui dans son effort pour persévérer et pour continuer sa tâche de penseur. Aujourd'hui, Maurice Bémol, en plein essor d'esprit et de raison, succombe à son tour, comme l'aigle chanté par Vigny, tué par le soleil qui hâte sa ruine.

Ici je m'interromps, une voix plus haute que la mienne doit s'élever pour raconter ce drame. « Chaque semaine, nous faisons en voiture, lui et moi, le trajet Nancy-Sarrebrück aller et retour. Le 25 janvier dernier, la neige lui fit préférer le chemin de fer à l'auto (...) Il décida de partir seul, pour un jour et demi (...) A 9 heures il nous donnait un coup de

téléphone pour nous dire qu'il avait fait un bon voyage (...) Le lendemain (...) à midi, il déjeunait avec un collègue français. Il s'est plaint d'avoir une douleur au sternum que l'aspirine ne faisait pas passer. » Le collègue français lui conseille de renoncer à faire ses cours. « Il est alors rentré à la maison, à Sarrebrück, a refait sa valise, pris un taxi, acheté son billet de retour, puis il est allé à la buvette. Là, il commanda un café. Quand le garçon voulut lui servir le café, mon mari était écroulé sur sa chaise. »

Témoignage si émouvant dans sa précision hallucinante, que j'en ai le cœur serré chaque fois que j'y jette les yeux. De la promotion des sept, trois seulement sont encore là. N'est-ce pas, Granjard ? N'est-ce pas, Steib ? Unissons donc nos mémoires, afin qu'une seule et même communion nous enveloppe !

L'un des penseurs qui, dans la livraison d'avril-juin 1960 de la **Revue d'Esthétique**, ont commémoré la mort de Raymond Bayer, met en évidence l'extrême diversité de ses compétences, la variété sans cesse renouvelée de ses aptitudes, et la souplesse sans égale de son comportement intellectuel, face à la connaissance, face au savoir — dont il détenait (qu'on y pense sans envie et sans forfanterie) quelques-unes des clefs majeures. J'apporte mon adhésion déférente à ce palmarès, j'apporte aussi mon adhésion libre à un jugement tout pareil à celui que la vérité et la justice invitent à appliquer à Maurice Bémol, successivement élève d'école normale, élève d'école normale supérieure, agrégé, professeur de lycée, inspecteur d'Académie, docteur ès lettres, professeur d'université, lauréat de l'Académie française.

Cette puissance de tempérament, ce pouvoir d'extraire de soi une jeunesse nouvelle à chacune des tâches que le destin envoie, est le propre des hommes supérieurs. Léonard de Vinci travaille dans tous les arts, Michel-Ange est peintre, sculpteur, architecte, Hugo ne parvient pas à épuiser par une production de soixante années, son répertoire poétique, politique, philosophique. Maurice Bémol, depuis le jour où il prononça à Roanne un savant discours de distribution des prix, jusqu'à l'époque où, professeur dans deux facultés en même temps, il subjuguait ses disciples par l'extraordinaire générosité de son enseignement, mena pour ainsi dire de front deux carrières dans le cadre général de l'Education nationale (et même internationale), la carrière d'enseignement et la carrière d'administration. Il y avait en lui un organisateur aussi bien

qu'un éducateur. Et n'est-il pas vrai que l'une et l'autre fonction souvent se mêlent, se conjuguent, se conditionnent l'une par l'autre, et se réfractent l'une dans l'autre ? Qui enseigne administre, il administre l'avenir ; qui administre enseigne, il enseigne le présent.

Elève-maître à l'école normale d'instituteurs de Bourg, Maurice Bémol fait sa 4^e année à l'école normale d'instituteurs de Lyon ; il gravit sans retard tous les échelons qui le séparent de l'école normale supérieure de Saint-Cloud, n'est arrêté dans son essor que par le service militaire, est nommé en 1923 professeur de Lettres à l'école normale d'instituteurs de Montbrison. Son ascension enfin va se précipiter. Après un voyage d'études en Allemagne et un séjour à Strasbourg, il passe l'agrégation d'allemand (avec le n° 1, comme d'ailleurs dans tous ses examens).

Dorénavant ses destinées sont accomplies ; il quitte Strasbourg pour le lycée de garçons de Roanne, il quitte Roanne pour Rodez, où commence sa carrière d'inspecteur d'Académie ; Colmar, Troyes, Albi, Clermont-Ferrand jalonnent ses fonctions d'administration, auxquelles il préside avec une maturité d'esprit supérieure à son âge. Et à Clermont-Ferrand, brusquement, mais sans raison, il revient à l'enseignement, sans cesser d'habiter cette ville. C'est qu'il veut achever sa thèse de doctorat.

Alors a commencé le plus audacieux des records, la plus émouvante manifestation d'énergie spirituelle qui puisse émerveiller des étudiants d'université : faire face aux nécessités opératoires de deux facultés à la fois, distantes l'une de l'autre d'une centaine de kilomètres. Maurice Bémol est alors professeur de littérature comparée détaché à Sarrebrück et chargé de cours à Nancy.

La thèse de doctorat de mon ami contient un immense fourmillement d'idées, de méditations, de perspectives ; elle se développe et s'élève sur des horizons toujours plus larges. D'un mot, écrit comme par mégarde, il pose d'abord l'ébauche d'une étude : — Les rapports entre la création poétique et la connaissance de soi — la contamination de P. Valéry par Goethe, par Léonard de Vinci, par Edgard Poe — l'influence du milieu géographique méditerranéen sur la jeunesse du poète et du penseur — le mythe de M. Teste, cette prodigieuse parabole où l'esprit et le savoir-faire de l'auteur de **Charmes** trouvent leur naissance, leur épanouissement et leur apogée — le blasphème jeté sur Pascal — et, par-dessus tout, par-dessus

et par-delà les doctrines philosophiques, les écoles littéraires, les théories éthiques et les systèmes esthétiques, cet appel sans cesse réitéré de Valéry à l'intelligence (faisceau des clartés et flambeau des âmes énergiques) — et de cette ébauche, Maurice Bémol extrait peu à peu le développement et la progression de l'œuvre mouvante, touffue, limpide cependant de Paul Valéry. Il jouit, et il nous apprend à jouir des trésors amoncelés par ce sage qui possède le génie en plus de la sagesse ; c'est un sublime entassement de bijoux où la ferveur du professeur de faculté plonge sans cesse, fouille sans cesse, et d'où il ramène, chaque fois qu'il tire ses filets sur la grève, toujours plus d'éblouissante lumière !

Dans des études moins volumineuses que cette thèse dont la valeur fut consacrée par l'Académie française, mais, comme elle, marquées du signe de l'enthousiasme, mon ami défunt, suivant en cela la méthode comparative qu'il adoptera de plus en plus à mesure que son propre génie s'affirmera, confronté son auteur avec ses homologues, soit dans le cadre national, soit dans le cadre international. Son analyse porte sur Valéry et Baudelaire, sur Valéry et Sainte-Beuve, sur Valéry et Goethe. Il enrichit de la sorte la bibliothèque de l'Université de la Sarre, par ses **Variations sur Valéry**, travaille aux **Cahiers** de Paul Valéry, et, surtout, en France cette fois, publie l'extraordinaire petit livre de **La Parque et le Serpent**, un chef-d'œuvre de documentation, d'intuition, d'analyse et de dialectique.

Après un travail préliminaire par lequel il dégage son sujet, il y met le poète Valéry en présence du poète Guérin, il les installe l'un en face de l'autre, il les interroge avec la ténacité et la perspicacité d'un juge d'instruction, il constate d'un seul coup par une ellipse inconditionnée de méthode et de pensée, à la fois leur interdépendance et leur indépendance, il oppose la Bacchante et la Jeune Parque, et il les unit cependant par leur même et commun destin d'être visitées toutes deux par un même et commun esprit, qui est un même et commun Dieu.

Avec une aisance lumineuse, rien qu'en posant devant nous sur la table ce flambeau qui réjouit les vivants, et qui réveille les morts, la vérité, Maurice Bémol construit un univers fondé sur l'harmonisation des âmes. Il porte cette harmonie jusque dans sa vie privée, honorant ses beaux-parents comme il apparut lorsqu'il les perdit tous les deux coup sur coup, honorant aussi ses disciples comme il apparaît dans la notice nécro-

logique consacrée à la mémoire de ce Dellaporta dont il m'a confié, au cours de l'une de ses lettres, la fidélité et la compréhension, honorant plus particulièrement le Recteur de l'Université de la Sarre, M. Angellos, qui l'aimait et qui l'avait aidé dans la confection de l'un de ses ouvrages édités dans le cadre des publications de cette université, honorant enfin ses amis, se faisant pour eux affectueux, patient, généreux de cœur et rayonnant d'intelligence, cherchant à plaire plutôt qu'à éblouir, pratiquant sans cesse la bonté, l'indulgence, la charité, mais ferme dans ses opinions et dans ses convictions, quelquefois irrité par nos faiblesses trop humaines, mais aussi n'outre-passant pas les limites d'une discrète et courtoise réprimande...

Voici une amitié extraordinaire. Elle est profonde, complète et inamovible. Voici une correspondance étrange. Les deux amis ne se sont jamais rencontrés, sauf aux jours lointains de l'école normale supérieure. Ils ignorent tout l'un de l'autre : physique, visage, costume, et cependant, ils font échange de lettres une fois par quinzaine, pendant près de quarante années. Si connaître quelqu'un, c'est le voir, ils ne se connaissent pas, car ils ne se voient pas. Mais si se connaître, c'est prendre réciproquement et périodiquement la mesure de la température de l'âme amie, si l'art de l'amitié consiste dans la confiance pure des rêves, des pensées les plus nobles que l'homme puisse concevoir, si l'amitié affectueuse, c'est d'offrir à l'ami une sorte d'anthologie spirituelle de soi, alors jamais amis ne se sont connus, appréciés et apparus l'un à l'autre que Maurice Bémol et moi-même. Une amitié qui se moque des temps, de la distance et de l'absence, voilà ce que Dieu m'a donné dans cette vie pour me consoler de la maladie et des divers sinistres de guerre, de famille et de santé dont il m'a comblé jusqu'à présent.

Mais j'arrive au point culminant de ma méditation ; je veux maintenant réciter cette oraison en présence de celle qui a si admirablement peint les dernières journées de Maurice Bémol sur cette terre.

Non, Maurice, tu n'es pas irrémédiablement défunt !

Tu laisses derrière toi le plus douloureux des fils, la plus affligée des épouses. Et c'est peut-être parce que tu les effleures présentement de ton ombre qu'ils te sentent si près d'eux. Et c'est peut-être la chaleur de leur affection et la vivacité de leur souffrance qui faisaient rayonner sur ta couche funèbre « ton beau visage ». Et c'est encore une fois par la voix

de celle qui t'a assisté pendant toute ta vie, et qui n'a pu, hélas, continuer ce service au moment de ta mort, que j'achèverai cette notice de deuil, d'angoisse et de douleur : « J'ai pu veiller son corps pendant trois jours ; il n'était pas changé. Son beau visage rayonnant d'intelligence et de bonté resplendissait encore. Il comprenait tout, expliquait tout... Je n'ai rien pu faire pour le garder... »

« Si j'étais Dieu, dit le vieil Arkel dans « Pelléas et Mélisande », j'aurais pitié du cœur des hommes. »

Pierre BRIGEOIS.

Fernand DUMOND

(1902-1960)

Promotion 1922 (Lettres)

FERNAND Dumont est né le 4 février 1902 au Cateau (Nord). Après de brillantes études primaires, perturbées néanmoins jusqu'en 1918 par l'occupation allemande, il entre à l'école normale de Douai, puis prépare en 4^e année, à l'école normale de Versailles, le concours d'entrée à Saint-Cloud où il est reçu en 1922.

C'est là que je connus Dumont et que nous nous liâmes d'amitié. Les littéraires et les scientifiques n'avaient en commun que les cours de psychologie de Camille Mélinand, mais durant chacune de ces leçons hebdomadaires, la personnalité de Fernand Dumont éclatait : intervenant presque toujours dans la discussion que notre professeur savait diriger avec tant d'art, c'étaient de sa part remarques pertinentes, aperçus originaux, suggestions intéressantes et constructives.

Au cours de longues promenades dans le parc, vers les « Vingt-quatre jets » ou vers la « Grande gerbe », que de conversations amicales n'ai-je pas eues avec lui me permettant d'apprécier son esprit si vif et si pénétrant.

A la sortie de Saint-Cloud, la vie nous sépara durant douze années : après son service militaire et une année passée en Angleterre comme boursier de séjour, Fernand Dumont fut nommé professeur à l'école normale d'Arras, en 1926 ; il devait enseigner dans ce poste durant dix années, et les générations d'instituteurs artésiens qu'il forma peuvent porter témoignage de l'empreinte qu'il laissa sur eux grâce à sa haute culture et à son sens pédagogique averti.

C'est en 1936, durant les vacances, qu'une lettre de mon ami Dumont m'apporta une bonne nouvelle : il m'informait qu'il allait devenir mon collègue à l'école normale de Versailles où j'avais été moi-même nommé deux ans plus tôt et où l'année suivante un autre cloutier de la promotion 1922, Jourdain, devait venir nous rejoindre. Avec Poussard, professeur à l'E. P. S. Jules-Ferry de Versailles, notre promotion réalisait ainsi presque un record !

La guerre de 1939 devait de nouveau nous séparer en nous faisant l'un et l'autre revêtir l'uniforme.

Nous correspondions souvent et, en dépit de la censure, j'appris un jour que nous n'étions éloignés l'un de l'autre que d'une soixantaine de kilomètres ! Je profitai d'une mission dans la région de Saint-Avold, où il se trouvait, pour aller surprendre le lieutenant Dumont. Il faisait 20° au-dessous de zéro, et je vois encore mon ami, alerté par téléphone, accourir dans la neige qui lui montait aux genoux et tomber dans mes bras, les larmes aux yeux ! Quelle bonne soirée nous avons passée ensemble ce jour-là !

En mai 1940, devant l'attaque allemande, le lieutenant Dumont fait vaillamment son devoir, ainsi que l'atteste une citation élogieuse. Mais son unité est encerclée et c'est la captivité jusqu'en avril 1945.

Dans les divers oflags où il séjourna, Dumont continue à enseigner : il donne à ses camarades de captivité des cours de littérature française et d'anglais ; pour sa part, il apprend le russe... Cela ne vaut-il pas autant, dira-t-il, que de jouer au bridge à longueur de journée ?

Libéré, sa santé a été fortement ébranlée : il souffre d'un ulcère d'estomac et doit, pour plusieurs mois, se faire mettre en congé de convalescence.

En janvier 1946, il est mis à la disposition du ministère des Affaires étrangères comme adjoint au conseiller culturel près l'ambassade de France à Londres. Dans ce poste de confiance, que lui vaut sa parfaite connaissance de la langue et de la civilisation anglaises, il s'adapte immédiatement, mais garde une nostalgie de l'enseignement et de ses élèves d'école normale. Sur sa demande, il revient en 1948 reprendre son poste de professeur à l'école normale de Versailles.

De nouveau, enseignant le français et l'anglais, il est le professeur remarquable qu'apprécient ses élèves et ses supé-

rieurs. Un inspecteur général de français écrit de lui : « Il conduit une explication littéraire avec intelligence, maîtrise, chaleur de parole... Il donne un enseignement littéraire de haute valeur. » Et l'un de ses inspecteurs généraux d'anglais porte sur lui ce jugement : « Il dispose d'une information parfaitement au point et il est doué d'un sens pédagogique très sûr... Il est hautement qualifié pour l'enseignement efficace et culturel de l'anglais. »

Mais voici que sa santé donne de sérieuses inquiétudes : à la suite d'une très grave crise cardiaque, il doit interrompre tout travail durant un an, puis, sur l'ordre formel de ses médecins, renoncer à reprendre ses cours oraux à l'école normale... Il entre alors au Centre national d'enseignement par correspondance, où il assure, pour l'anglais, la préparation au baccalauréat. Là, comme partout ailleurs, il se donne entièrement à sa tâche et obtient dans ce nouveau poste les résultats les plus flatteurs. Il organise des cours d'anglais radiodiffusés et rêve d'un enseignement par correspondance complété par des disques... Il met en chantier un « cours d'anglais » pour lequel il accumule notes et fiches sur lesquelles, de sa petite écriture fine, il enregistre toutes les remarques et les conseils que sa longue expérience des élèves lui suggère...

Mais, dès l'été de 1960, une rechute cardiaque l'arrête à nouveau et, le 11 juillet 1960, l'emporte brutalement.

Il repose maintenant dans le petit cimetière d'Aups, dans le Var, sous ce chaud soleil de Provence qu'il aimait tant, où lui, nordique, avait acquis une modeste maisonnette afin d'y passer ses vacances et peut-être de s'y retirer un jour.

A Mme Dumont, à sa fille Claudine, professeur agrégée d'anglais dans un lycée de Lyon et mère d'une petite fille que son grand-père n'a pas eu, hélas, la joie de connaître, tous les amis de Fernand Dumont, ses collègues, ses élèves, adressent leurs sentiments de profonde sympathie.

Mais est-ce disparaître complètement que de laisser, comme il le fit, une trace ineffaçable dans l'esprit de tant d'enseignants, instituteurs ou professeurs, formés par lui et qui, aujourd'hui comme demain, peuvent dire avec fierté : « J'ai été élève de Dumont » ?

Georges WEIBEL.

Jean FAUCHART

(1907-1960)

Promotion 1928 (Lettres)

JEAN Fauchart était né à Vervins le 10 septembre 1907. Il fut élève de Saint-Cloud de 1928 à 1930. Etudiant à Munster, puis lecteur à l'université de Tübingen, il rentra en France pour faire son service militaire, exerça aux collèges de Calais, puis de Lille et fut reçu à l'agrégation d'allemand en 1939.

Nommé au lycée de Beauvais, il fut mobilisé en août 1939, démobilisé en décembre et affecté à Dax, au Centre de préparation aux grandes écoles. Remobilisé en janvier 1940, il fut fait prisonnier en mai de la même année et rentra, malade, de l'Oflag XB, le 14 mars 1943. Depuis lors, il exerçait au lycée de Bayonne.

Des misères de la captivité, il avait ramené un emphysème grave et très fatigant, qui aurait exigé des ménagements. Mais notre camarade, trop consciencieux, ne suivait pas trop les conseils de la Faculté. Une crise d'angine de poitrine, à l'occasion d'une grippe bénigne, le terrassa brutalement le 4 février 1960. Il laisse une épouse et deux enfants, l'une professeur d'anglais, l'autre ancien élève de Polytechnique et ingénieur des Ponts et Chaussées.

Nous nous inclinons très sincèrement devant leur deuil et adressons un dernier adieu à notre regretté camarade, prématurément fauché par l'implacable Mort.

H. C.

Christiane SCHOEDEL

(1935-1960)

Auditrice libre 1958-1960

MLLE SCHOEDEL était, il y a moins de trois ans, une magnifique jeune fille de vingt-trois ans, solide et rayonnante, lorsqu'elle vint se présenter à l'Ecole pour y être admise comme auditrice libre dans la section de préparation à l'agrégation des Sciences physiques.

Tout parlait en sa faveur : fille d'universitaires, nièce de l'un de nos plus fidèles professeurs, licenciée et diplômée d'études supérieures, elle avait été distinguée en Sorbonne par M. le professeur Morand qui l'avait mise à l'épreuve comme stagiaire de recherche. Elle avait pu ainsi prendre une part brillante à la « réalisation d'émulsions photographiques nucléaires à partir d'argent colloïdal ».

Plus encore que ces parfaites références, s'imposaient la droiture et la fermeté du regard, qui témoignait manifestement d'une vive intelligence et d'une âme heureusement équilibrée.

Elle fut donc admise en 1958, mais brusquement, une mystérieuse fatigue la mit dans l'impossibilité de prendre part à ce premier stage. La rentrée de 1959 venue, elle paraissait bien rétablie et se mit à l'ouvrage, mais pour s'interrompre aussitôt et subir en décembre l'ablation de l'hypophyse. Les médecins la jugèrent toutefois en état de reprendre les travaux de la préparation ; et elle s'y montra capable et assidue, fut déclarée admissible à l'agrégation, parvint à en achever les épreuves orales et à se classer en tête des ajournées (exploit incroyable étant donnée son extrême fatigue) et rentra chez elle pour y mourir presque aussitôt, le 17 août 1960, dans sa 26^e année.

Tels sont les faits, dans leur sècheresse. Mais ceux qui l'ont vu vivre et mourir, et qui l'aimaient, ont pu mesurer l'atrocité de ce drame inhumain.

Une jeune fille parfaitement équilibrée, enjouée, sportive, rayonnant autour d'elle une atmosphère de joie calme, sévère pour elle-même et réservée, indulgente aux autres, en particulier pour ses frères plus jeunes ; liée par un amour sérieux à un jeune camarade d'études digne d'elle, soutenue par une famille exemplaire, intelligente et devant qui s'ouvrait la vie la plus riche de promesses : elle était très évidemment faite pour être heureuse et pour répandre autour d'elle le bonheur.

Un mal sournois, implacable parmi ses alternatives d'avances et de rémission, et dont l'évidence finit, hélas, par s'imposer à tous : cancer osseux, et qui finit par se propager vers le cerveau.

Mlle Schoebel était trop lucide pour se leurrer. Elle en avertit son futur fiancé et voulut lui rendre sa parole. Mais celui-ci se refusa à la reprendre. Une issue fatale n'était pas nécessairement redoutée dans l'immédiat et un répit de quelques années, dix peut-être, n'était pas absolument improbable. Les deux jeunes gens acceptèrent de demeurer unis sous la terrible menace.

Mais de tout cela les parents ne surent rien et Mlle Schoebel eut jusqu'au bout la force de leur laisser croire qu'elle s'illusionnait sur la cruauté de son destin.

La mort lui fut, hélas, cruelle. Les forces déclinaient et les douleurs devenaient insupportables. Aux pires moments, la malade réclamait la solitude pour se ressaisir et faire face à ses dures souffrances. Parlant de moins en moins, elle s'efforçait de sourire ; et jusqu'à la dernière seconde, s'il lui arriva d'avouer qu'elle était sans force, elle ne formula aucune plainte ni aucun mot de désespoir.

Un tel malheur accable et propose avec une dureté insoutenable l'évidence du tragique absurde de notre vie menacée :

« Et pourquoi pend la mort comme une sombre épée
Attristant la nature à tout moment frappée ? »

Tant que de tels désastres demeureront possibles, l'humanité n'aura pas échappé à sa barbare et primitive condition. Mais ce stoïcisme souriant d'une simple jeune fille, frustrée de tout son avenir et se haussant tout naturellement au niveau d'une si dure épreuve, ne témoigne-t-il pas, même dans la défaite, de la dignité indomptable d'une âme pure et courageuse ?

H. C.

Louis SEGARRA

(1937-1961)

Promotion 1958 (Sciences)

SIX mois après la mort de Christiane Schoebel, l'Ecole était à nouveau cruellement endeuillée. L'un de ses meilleurs élèves, Louis Ségarra, était emporté par les suites d'un accident de motocyclette.

On pourra lire ci-dessous la brève allocution qui fut prononcée à Carcassonne lors de ses obsèques, le 11 mars dernier. Mais il faut avoir vécu de près cette affreuse décade où notre jeune ami se débattit avec courage, mais vainement, contre l'approche de la mort, pour mesurer toute la cruauté de ce destin.

Voici donc le texte de notre adieu funèbre :

« Devant un malheur aussi complet, devant cette tombe si absurdemement ouverte, quels mots trouver pour retracer la carrière de Louis Ségarra et lui adresser convenablement le dernier adieu que nous lui devons avant que la nuit du tombeau ne se referme sur lui ?

Il y a quelques jours, respirait un garçon sain, équilibré, d'une vitalité éclatante. Fils du soleil, il en avait gardé une extraordinaire vivacité, de corps et d'esprit.

Une très rapide intelligence, bien sûr, qui l'avait fait entrer avec le n° 2 à l'école normale supérieure de Saint-Cloud et orienté vers les hautes et abstraites mathématiques. Mais non point pour s'y enfermer étroitement, en spécialiste raide et

borné. Bien au contraire, il demeurait ouvert à tout. La Télévision française ayant récemment demandé à l'école si deux élèves accepteraient de participer à l'un de ses jeux, mi-intellectuel, mi-sportif, Louis Ségarra prit aussitôt l'affaire en mains, se trouva des partenaires, choisit un sujet inattendu : la religion cathare, ou albigeoise, et manifesta devant le micro une érudition considérable, une ardeur intellectuelle qui fusait dans son regard, une pétulance verbale qui traduisait sa pleine joie de vivre, la joie de se sentir fort et intelligent. Sportif aussi, ceinture verte de judo, il s'était approprié déjà une réelle maîtrise de cette technique admirable, toute de lucidité alerte, de souple ténacité, de mépris du danger, de parfaite maîtrise de soi. Une barbe assez clairsemée, qu'il portait avec une certaine nonchalance de grand seigneur, n'était pas sans lui donner quelque noble apparence de guerrier nippon. Mais la vivacité du geste et cette ardeur physique inlassable, trahissaient sans cesse la générosité du sang languedocien : il chevauchait sa moto avec la fougue d'un centaure.

Vingt-quatre ans. Le moment venait où, les études achevées, la vie allait s'ouvrir devant lui, dans toute sa richesse. A point nommé, l'amour était venu à sa rencontre, un amour sérieux et fidèle, dont il était digne. Il offrait ainsi à tous l'image parfaite de la jeunesse triomphante, abordant la belle aventure de la vie dans une parfaite plénitude.

Toute cette joie de vivre a été en un instant anéantie. Le jeudi 23 février dernier, il quitta vers 10 h. 30 le lycée J.-B. Say où il accomplissait un stage. Quelques centaines de mètres plus loin, alors qu'il roulait encore à faible allure, un choc inexplicable avec une auto voisine déséquilibra sa motocyclette. L'engin demeura intact, le passager eut quelques écorchures. Le malheureux Louis Ségarra heurta à bout portant un malencontreux lampadaire et s'y broya tout le côté droit de la tête.

La rapidité des secours, les soins compétents qui lui furent donnés, et surtout son extraordinaire vitalité, firent renaître bientôt les meilleurs espoirs. Une étonnante lucidité était revenue, et une admirable énergie à lutter et à vaincre. Il fut bientôt jugé hors de danger. Une complication infectieuse vint, hélas, sous les yeux impuissants de ceux qui l'aimaient, tout ruiner en trois jours : jeunesse, amour, intelligence et cette ardeur à vivre, si injustement tranchée. Ce bel et admirable vivant quitta la vie au plein midi d'un

dimanche de mars magnifique de soleil, de jeune verdure et de renouveau. Injuste et révoltant destin !

Que, du moins, en ce moment où la solitude le saisit et le dérobe, nos pieuses paroles expriment une dernière fois notre profonde pitié et l'amertume de notre chagrin. Que les siens, pliés sous le malheur, sentent autour d'eux la ferveur de notre sympathie.

Adieu, Louis Ségarra. »

H. C.

LES DEUILS DES NOTRES

Nous avons appris avec regret le décès :

- de Mme Veuve Blanc, mère de notre camarade A. Blanc (1943 - Lettres). 29 août 1960 ;
- de Mme Paul Coque, mère de notre camarade R. Coque (1943 - Lettres). 6 octobre 1960 ;
- de Mme Veuve H. Truillet, mère de Mlle Truillet, chargée de travaux pratiques à l'école. 7 octobre 1960 ;
- de M. M. Picard, père de notre camarade J.-G. Picard (1945 - Lettres). Décembre 1960 ;
- de Mme Raoul Delahaye, épouse de notre camarade R. Delahaye (1909-11 - Sciences), et belle-mère de notre camarade M. Bournérias (1940-42 - Sciences). Janvier 1961 ;
- de Mme Collet, mère de notre camarade J. Collet (1925 - Lettres). Janvier 1961 ;
- de Mme M. Mathieu, mère de notre camarade René Mathieu (1943 - Lettres). 26 janvier 1961.

Nous prions les familles éprouvées d'agréer l'expression de notre sincère sympathie.

Nous avons appris avec un très vif regret le décès de M. Louis Barrabé, professeur à la Sorbonne et à l'école normale supérieure, survenue le 13 février 1961.

M. Louis Barrabé avait été longtemps membre du Conseil d'administration de notre école et nous avait toujours manifesté une sympathie sans arrière-pensée.

Nous garderons fidèlement le souvenir de ce grand universitaire.

LES DEUX DES MOYER

IMPRIMERIE
CORBIÈRE & JUGAIN
ALENÇON (Orne)